

Culture
Artisanale et
Tourisme



L'ESPAGNE

S. M. D.

ARTS

Propagande du Commissariat Royal de Tourisme.

L'ESPAGNE

(DIVULGATION ET PROPAGANDE)

CR/13
Publications du Commissariat Royal de Tourisme
et Culture Artistique

F. J. SANCHEZ CANTON

SOUS-DIRECTEUR DU MUSÉE DU PRADO

L'ESPAGNE

(DIVULGATION ET PROPAGANDE)



MADRID

1927

Ref. 11645

AU LECTEUR

Si le passé et le présent d'une nation pouvaient se réduire à un concept, celui qui correspondrait à l'Espagne serait : diversité. Le voyageur Ford dénomma l'Espagne «le pays de l'imprévu»; mais ce n'est plus là une définition applicable à bien des aspects de la vie espagnole.

La diversité—caractère historique et actuel de l'Espagne—aiguise au plus haut point l'appétence de l'homme moderne qui, las de la spécialisation imposée par l'existence de nos jours, voudrait se libérer de la monotonie quotidienne pour jouir, en peu d'espace et de temps, des sensations les plus variées. Peut-être, de tous les pays, l'Espagne est-elle celui qui lui en offre de la plus grande disparité: un coup d'oeil sommaire sur sa géographie, son histoire, son art et sa vie le prouvera amplement.

Dans ces pages, sans prétendre épuiser les facettes innombrables que présente l'Espagne, se groupent des exemples auxquels on pourrait sans doute en substituer et sûrement en ajouter beaucoup d'autres; mais ils suffisent à montrer les caractéristiques les plus typiques de la complexité espagnole.

Plus qu'un hymne à l'Espagne ou un éloge à l'ancienne manière, ce qu'on va lire est une relation de modalités particulières, à la recherche du contraste, qui est une source de plaisirs.

NOTES GÉOGRAPHIQUES

L'Espagne est située à l'extrémité occidentale de l'Europe: c'est le bout du monde, le *finis terrae* de l'Antiquité et du Moyen Âge. C'est une péninsule semblable à une peau de taureau étendue: l'on dirait que le mythe classique du rapt d'Europe s'y façonna, signifiant qu'en bien et en mal l'Espagne n'est pas l'Europe.

La mer, qui l'entoure et l'isole presque complètement, ouvre d'innombrables routes à l'invasion. Autrefois l'Espagne fut la borne du Monde; depuis la Renaissance, c'est l'avant-poste sur le chemin de l'Amérique; toujours elle a servi de passage entre Nord et Sud et de théâtre à leurs conflits.

La Péninsule ibérique — géographiquement, historiquement et artistiquement parlant, il est absurde d'omettre le Portugal — mesure 580,983 km², dont 261,400 sont de climat humide; d'où s'ensuivent des changements de flore inattendus sur un espace restreint, car on trouve dans un même pays des localités aux pluies très fréquentes, comme Santiago (St. Jacques de Com-

postelle), Oviédo, Bilbao, Saint Sébastien, tout le Nord-Ouest et le Nord en somme, et des lieux où il ne pleut pas durant des années, comme quelques uns du bas Aragon et du Sud-Est.

Entre les bois du Nord—rouvres, châtaigniers, hêtres, bouleaux, noisetiers, tilleuls, pins—et ceux de la Méditerranée — chênes, daphnots, caroubiers, pins parasols...—; entre la steppe pelée et les vergers de Murcie et de Valence; entre la plaine de Grenade ou le val de Plasencia et les oliviers de Cordoue et Jaen; entre les blés de la terre de Campos et les prés des Asturies; entre les palmiers d'Elche et les cyprès du Généralife; entre les pins d'Avila et Ségovie et les orangers de Valence et d'Alicante; entre les champs de maïs galiciens et les vignobles de la Manche, de la Rioja ou de Xérès... la physionomie du paysage espagnol varie d'aspect à chaque tournant de route: qu'on juge s'il peut y avoir plus grand attrait pour le voyageur avide de changements.

De Grenade, et en peu de temps, on parvient, au sortir des «carmenes» (jardins) et des massifs d'aloès et de figuiers de Barbarie, aux cimes de La Véléta et du Mulhacen — le plus haut pic d'Espagne, 3,481 mètre—; aux villages de l'Alpujarra, presque ceux de plus grande altitude de toute l'Europe, et à la côte de Motril, riche en canne à sucre et coton, où jamais il ne gèle.

Quelques heures suffisent à descendre du désolé Cébréro (Lugo), où les maisons sont de forme circulaire, comme les «citanias» préhistoriques, et où l'on ne cultive que le seigle, aux «rias» (estuaires) de la province de Pontévédra, rivages toujours verts où mûrissent oranges et citrons, où le palmier pousse avec vigueur et où magnolias et camélias prospèrent sans aucun soin.

Madrid se trouve à 50 kilomètres de la Sierra de Guadarrama, neigeuse en plein mois de juin, et à la même distance d'Aranjuez, toujours fleuri, et de l'interminable Manche, sans eau ni arbres, et qui, tel un désert, n'est pas même plane.

La Sierra de Grédos, haute et glacée, offre, à 2,000 mètres, une lagune aux ondes pures, et sur son flanc le «désert» des Batuécas, verger planté de cyprès et de grenadiers. Des cimes de la Place du Maure Almanzor (2.661 mètres), du Calvitéro (2.401 mètres), et d'Acuéolito (2.418 mètres), on domine d'immenses paysages d'une étonnante variété, où la flore septentrionale du versant Nord voisine avec le châtaignier, l'olivier, le figuier, la vigne, voire l'oranger de la Vera de Plasencia.

C'est ainsi qu'est l'Espagne: montagne et plaine, récif et plage, steppe et verger, gorge et raidillon, vallée toujours verdoyante et lande

grise, sol ras et bois inextricable; rivières qui durant trois mois sont des torrents et durant les neuf restants des chemins praticables; d'autres, au cours tranquille et aux rives paisibles, qui tout d'un coup s'abîment en cascades mugissantes; d'autres enfin qui, pour échapper à toute règle, comme le Guadiana, sont bues par la terre et réapparaissent plus abondantes à quelques lieues de là; la mer fait alterner les falaises escarpées avec les « rias » féeriques, où l'eau et la terre semblent se complaire en un long contact, abritées à leur embouchure par des îles qui les rendent sûres et commodes.

Les claires paroles du Roi Alphonse le Sage décrivant l'Espagne au XIII^e siècle nous viennent à la plume: elles condensent tout ce qu'on pourrait dire, et le disent mieux:

«Entre toutes les terres du monde, l'Espagne a une plénitude d'abondance et de bonté plus qu'aucune autre...

»Elle est enserrée tout alentour: d'un côté par les monts Pyrénées qui s'étendent jusqu'à la mer; de l'autre, par la Mer Océane; de l'autre par la Mer Thyrrénienne...

»L'Espagne est comme le paradis de Dieu, car elle est baignée par cinq grands fleuves, qui sont: l'Èbre, le Duéro, le Tage, le Guadalquivir, le Guadiana; et chacun d'eux est séparé de l'autre par de hautes montagnes et de vastes terres; et

les vallées et les plaines sont amples et larges, et grâce à la bonté du sol et à la lymphe des rivières, elles ont force récolte et fertilité. L'Espagne, en sa majeure partie, est arrosée de ruisseaux et fontaines et jamais ne manque de puits partout où il en est besoin.

»L'Espagne est riche en moissons, délicieuse en fruits, copieuse en poissons, savoureuse en lait et en toutes choses qu'on en tire, pleine de gros et menu gibier, couverte de bétail, bien pourvue de chevaux et mulets, garnie de châteaux pour sa sûreté, réjouie de bons vins, regorgeant de pain, abondante en métaux de plomb, d'étain, de vif argent, de fer, de cuivre, d'argent, d'or, en pierres précieuses, en toutes sortes de marbres, en sels marins, salines terrestres et sel gemme, et maints autres minéraux, azur, cinabre, argile, alun, et beaucoup de ceux qui se trouvent dans d'autres contrées; brillante de soie et de tout ce qu'on en fait; douce en miel et sucre; éclairée de cire, comblée d'huile, égayée de safran.»

NOTES HISTORIQUES

le second, d'une
une splendeur
États congénères.
Mais avant d'
ments anciens
non seulement
tère sur to

L'histoire de l'Espagne, comme celle de tous les peuples, et peut-être plus que celle d'aucun autre, est régie par la géographie: pays de transit, péninsulaire, aux régions les unes fertiles, les autres d'un très riche sous-sol, elle devait être la terre promise de diverses races.

Sans franchir les limites de la préhistoire, on sait que tour à tour s'y établirent ibères et celtes, phéniciens et grecs, carthaginois et romains; tous ont légué des monuments, tous ont laissé des traces ethniques. Durant des siècles, ces invasions successives ont modelé le profil physiologique de l'Espagne; mais aucun de ces peuples ne parvint à jouir en paix de notre sol.

Au commencement de l'ère chrétienne, alors que la romanisation uniforme n'avait pas encore réussi à extirper les caractéristiques primitives, surviennent les Barbares du Nord qui fondent deux royaumes principaux: le suève et le visigoth; le premier, d'une certaine sensibilité;

le second, d'une ample culture, qui atteignit une splendeur jamais surpassée par aucun des Etats congénères.

Mais avant d'aboutir à l'élimination des éléments antérieurs, les Maures font irruption, et non seulement étendent leur domination guerrière sur toute l'Espagne, mais arrivent en deux siècles à un degré de culture que leur race ne connut jamais.

La reconquête chrétienne, dépeinte arbitrairement comme une entreprise militaire, qui dura huit cents ans, fut tout autre chose qu'une très longue guerre; il y intervint un ensemble de forces ethniques, d'exigences géographiques, de transformations sociales beaucoup plus complexe qu'une lutte entre peuples de religion distincte.

Une fois passés les premiers siècles du Moyen Âge, pendant lesquels la désorganisation chez les chrétiens fut à son comble, plusieurs noyaux de nationalités prennent un ferme contour en Espagne: le Portugal, ayant un sol, une langue et une race communes avec d'autres contrées péninsulaires, consacra son indépendance et même son écartement par un effort de volonté, et, s'aventurant au cours des temps sur la Mer Ténébreuse, parvint à dominer de lointains territoires. Léon, fusionné avec la Castille, devint le centre, non seulement géographique, mais vital de l'Espagne durant cinq cents ans; la Na-

varre, jusqu'à l'Âge Moderne, gravita fréquemment dans l'orbite française, et l'Aragon, si d'une part il conserva, autant et plus que la Castille, les éléments indigènes, de l'autre, avec la Catalogne et Valence, à la recherche d'une expansion naturelle sur la Méditerranée, détermina beaucoup de nos sorties en Europe.

Le Sud était le domaine de plus en plus précaire du Maure qui, divisé en «taïfas», n'attendait que la poussée chrétienne pour mal mourir.

Mais il ne faut pas se figurer ces noyaux nationaux groupés en deux partis — celui de la Croix et celui de la Demi-Lune — en lutte incessante et acharnée. La paix entre maures et chrétiens n'était pas moins fréquente que la discorde entre royaumes de la même religion; et il y eut des cas d'alliance de maure et chrétien contre chrétiens, et de chrétien et maure contre maures.

Pour l'histoire de la civilisation, plutôt que ces luttes il importe de signaler les deux vifs courants qui fécondent notre culture: au Nord, le pèlerinage de Compostelle, venant d'Europe; au Sud, le contact avec l'Orient. Le mélange de ces eaux de deux sources si diverses sur des terres peuplées de races vigoureuses fit germer et croître avec force une végétation multiforme, originale et rebelle, à laquelle il ne manqua que

d'être assidûment cultivée pour compléter l'éclosion des fleurs merveilleuse de l'Architecture la Sculpture, la Musique et les Lois qui firent de l'Espagne médiévale l'éducatrice de l'Occident.

Les caractères spéciaux de la reconquête expliquent notre Moyen Âge, d'une si grande variété dans les lettres et les arts. La division en royaumes fut la cause de n'avoir pu encore réaliser notre unité nationale; et ceci, que beaucoup d'Espagnols ressentent comme une douloureuse épine, est pour le voyageur un motif d'enchantement et de plaisir.

L'unité, telle fut l'obsession de la Reine Catholique; elle réitéra ses efforts sans les voir aboutir tout à fait. Elle parvint à joindre en faisceau et à soumettre au joug la Castille, Léon, la Galice, les Asturies, les Provinces Basques, l'Extremadure, l'Aragon, Valence, la Catalogne, Murcie et l'Andalousie; ces royaumes, une fois liés, abordèrent et menèrent à bien l'entreprise américaine, la plus grande qu'ait enregistrée l'Histoire du Monde. Isabelle poursuivit tenacement l'union avec le Portugal; mais la mort rompit l'un après l'autre les liens qui devaient nous attacher, et quand l'unité vint, elle fut éphémère, car d'un côté, par l'héritage du Roi Philippe le Beau, nous nous trouvions mêlés à de perpétuels conflits européens qui empêchèrent notre assimilation avec la nation-sœur, et

de l'autre le Portugal venait d'assister au douloureux échec de ses aspirations en Afrique, ce qui accrut et aviva son souci permanent, noble et légitime d'indépendance.

Les entreprises d'outre-mer et les expéditions européennes saignèrent et appauvrirent matériellement l'Espagne, mais enrichirent son esprit et la peuplèrent de souvenirs glorieux.

La décadence politique et guerrière coïncide avec la splendeur des lettres et des arts; les revers militaires continuels nous induisirent à moins disséminer nos forces. Les aventures de plus d'un siècle servirent de thème d'amusement et de réflexion; des activités s'éveillèrent, que la découverte et la conquête incessantes avaient tenues à l'écart et sans emploi, et c'est ainsi qu'à la lueur d'un coucher de soleil éclatant l'Espagne parcourt le XVII^e siècle.

Au XVIII^e, les multiples essais d'européisation, qui coïncidant avec l'avènement d'une dynastie française, gagnent les classes dirigeantes, liment notre caractère national et font sans doute progresser la vie de l'Espagne; mais les tentatives de réformes qui blessaient les sentiments et coutumes populaires montrèrent que la fibre restait intacte, comme on le vit lors de la guerre d'Indépendance.

De ce qui survint depuis, il n'est pas encore temps de parler, car l'histoire récente, a dit Galdos, a l'amertume du fruit vert.

Au milieu de tant de vicissitudes douloureuses, l'Espagne a élaboré une civilisation à elle propre—langues, littérature, arts, lois—, qu'elle répandit généreusement sur tout un continent.

L'histoire de l'Espagne peut avoir pour emblème un vase précieux, qui, rempli des fruits les plus exquis, se serait renversé, n'en gardant pour tout souvenir que l'arôme.

LES ARTS

Si le terrain et le climat de l'Espagne présentent des particularités, parfois contradictoires; si en flore et en faune son sol produit des espèces appartenant à des zones distantes; si les caractères ethniques portent la trace de diverses races d'envahisseurs, et si toutes les pages de son histoire en accusent la variété, il n'est pas surprenant que son art, reflétant toutes ces circonstances, offre le plus riche ensemble de formes de beauté qu'on puisse aujourd'hui voir au monde.

Mais on ne doit pas croire pour cela que l'art espagnol soit une simple montre des différents styles, bien qu'il se caractérise par la diversité de ses aspects, née d'un fécond croisement d'influences; il faut reconnaître aussi les traits profonds et permanents qui donnent à toute la production péninsulaire une physionomie vigoureusement accentuée.

Parce que l'Espagne est une terre de précurseurs artistiques, le voyageur y trouvera la généalogie de beaucoup de formes écloses en

d'autres pays; et parce que c'est une terre de traditions, il y rencontrera des esquisses et des essais tels que les laissèrent des créateurs sans constance ni bonne fortune—laquelle est l'habituelle récompense de la vertu susdite.

De l'Occident aussi peut surgir la lumière de l'art, lumière paisible et douce. L'Espagne fut le foyer d'où rayonnèrent les formes artistiques aux lointains âges préhistoriques; et au sein des ténèbres du Moyen Âge elle fut un flambeau; et elle servit de guide à la peinture moderne; et au moment de pire prostration de l'art européen, elle peut s'enorgueillir d'avoir produit des personnalités artistiques aussi fortes qu'originales. Mais on n'a pas toujours dûment apprécié notre art, très peu académique et fort indiscipliné, sans rigueur en son évolution, car le brio et l'originalité sont qualités que d'aucuns jugent secondaires, mettant par-dessus elles l'ordre et les règles—heureusement maltraitées en Espagne aux époques d'apogée des lettres et des arts. Pourtant ceux-là mêmes qui croient que la mesure doit présider à tout, reconnaîtront de bon gré que le voyageur jouira intensément de la contemplation d'oeuvres libres d'entraves académiques, extraites du filon robuste de la race par l'art espagnol, plein de vigueur et de passion, qui, moins intellectuel qu'humain, tira son inspiration d'hommes en chair et en os; d'où

sa variété, sa vérité et sa force; d'où aussi les notes antagoniques — exaltation mystique et attachement à la réalité — qui caractérisent nos arts et nos lettres et qui coexistent jusque dans une même personnalité — Quévédo, Goya... — et dans une même oeuvre — *Don Quichotte*, la *Sainte Isabelle* de Murillo...

L'ARCHITECTURE

De l'enfance de l'Humanité l'Espagne présente des manifestations, les unes antérieures, les autres supérieures à celles du reste de l'Europe.

Torralba (Soria) est regardée comme la plus ancienne station préhistorique.

La Caverne d'Altamira (Santander) n'est pas à proprement parler une oeuvre architectonique. Mais les édifications mégalithiques rentrent déjà dans le domaine de l'art architectural.

Peut-être, hors les grandes pyramides d'Égypte, n'y a-t-il pas au monde de constructions comparables aux dolmens de la Caverne de Menga (Malaga), de la Caverne du Roméral (Malaga). Los Millares (Almería) et Matarrubilla (Séville). D'autres dolmens plus simples abondent en Galice, à Avila, Salamanque et en Catalogne. Les *taulas*, *talayots* et *navetas* des Baléares offrent des modèles inusités. Les *castros* galiciens et portugais et les *mamoas*, naguère aussi riches en lingots d'or qu'elles en

sont aujourd'hui dépouillées, et non étudiées encore, fournissent des types archéologiques d'un grand intérêt.

Les marécages du Guadalquivir couvrent peut-être les ruines de l'insigne cité de Tarté-sos, qui fut sans doute, avec la Crète et l'Égypte, le foyer d'une civilisation originale, éblouissante.

Les murailles de Tarragone et de Sagonte, la jetée d'Ampurias, l'emporium de Barès (La Corogne) sont les restes grandioses de l'architecture pré-romaine. Grâce aux modernes excavations, les cités ibériques entières revoient le jour: l'héroïque Numance offre au vent de nouveau les cendres de son martyr; la populeuse Arco-briga montre son temple, son cirque, son assemblée, et nous pouvons parcourir ses rues qui donnent l'impression vibrante de la vie antique. Au Nord du Portugal et en Galice apparaissent tous les jours de nouvelles *citánias* (Briteiros, Santa Técla, Mondariz, San Estéban de Las...), révélant un peuple aux besoins restreints, à l'existence tranquille et bien pourvue.

Par toute l'Espagne surgissent des vestiges de sanctuaires; et si jusqu'à présent on n'en a découvert aucun qui soit complet, en revanche on recueille à pleines mains des ex-votos en bronze et en pierre, des outils de fer et ustensiles de verre qui permettent de s'initier aux arts industriels et à la plastique ibériques.

La domination romaine fut en Espagne, comme partout, éminemment constructrice; et comme son architecture était durable, on peut encore admirer des oeuvres qui surpassent celles d'Italie elles-mêmes. Il n'y a pas au monde d'édification romaine comparable à l'Aqueduc de Ségovie, ni de pont plus hardi et beau que celui d'Alcantara, ni de théâtre supérieur à celui d'Agrippa, à Mérida; ni de restes d'exploitation minière sur une plus grande échelle que les *Médulas* du Bierzo, riches en or; la Tour d'Hercule, à la Corogne, le *farum brigantium*, fameux dans l'Antiquité et au Moyen Âge, est une imposante construction, au-dessus de tout éloge; les amphithéâtres et cirques de Mérida, Italica et Sagonte; les arcs de Tarragone, Evora, Médinacéli, Caparra; les temples de Mérida et Talavéra la Vieja; les ponts de Salamanque, Bibey (Orense) et Mérida; les thermes d'Alange (Badajoz), et tant et tant de ruines, et tant et tant de chaussées proclament l'importance de l'Espagne sous l'Empire.

De la vie privée aux temps romains subsistent des vestiges comme ceux de la Villa de Navatéjera (Léon); le Palais d'Auguste à Tarragone, etc., etc.

Des commencements du christianisme, qui en Espagne eut des adeptes dès le I^{er} siècle, se conservent aussi d'importants restes de monu-

ments; les basiliques de Manacor, de Cabéza de Griégo et de Mérida, l'évêché (évêché) de la même ville; la nécropole de Cilla (Huesca); les coupoles de Centcellas, les mystérieuses constructions de Gabia la Grande (Grenade) et beaucoup d'autres qui témoignent d'une splendeur et d'une dévotion considérables. Cet art chrétien primitif atteste la parenté avec l'Afrique du Nord qui avant et depuis lors a lié et lie encore notre vie à la sienne.

Si les Suèves n'ont laissé presque aucun souvenir monumental--quelque sépulcre et quelque pierre sculptée pour toute mémoire--en revanche les Visigoths nous ont transmis de nombreuses églises, comme celles de San Juan de Baños (Palencia), San Pédro de la Nave (Zamora), Santa Comba de Bande (Orense) et Montélios; près Braga (Portugal).

La première, spacieuse et d'amples lignes; la seconde, riche en sculptures; la troisième, de belles proportions et avec des singularités telles que sa coupole, et la quatrième, d'une structure toute spéciale aussi, sont les chefs d'oeuvre d'un art qui joignait à la tradition classique l'obsession de l'empire d'Orient et les motifs de plus en plus oubliés de la profuse décoration barbare. Peu de constructions gothes de caractère civil subsistent et nulle n'est plus importante que la grande réforme du pont de Mérida, exécutée sous Ervigio. De la vie privée il reste

les vestiges de la villa de Daragoléja (Grenade) et des chapiteaux et fragments décoratifs des palais de Tolède et Mérida.

Par contraste avec les rares empreintes que les Visigoths laissèrent en Espagne—presque pas même de vocables dans nos langues, ni d'usages, ni à peine de monuments—les Maures, en revanche marquèrent leur passage et leur séjour de manière indélébile. Rien de plus attrayant pour le voyageur ni de plus évocateur que Cordoue, Séville, Tolède, Grenade, et tant d'autres villes, trésors d'un art qu'on ne peut admirer qu'ici. Mais ce n'est pas seulement la Mosquée cordouane; ni la Giralda et l'Alcazar sévillans; ni Santa Maria la Blanca, le Transito et l'Atelier du Maure, à Tolède; ni l'Alhambra et le Généralife grenadins, qui sollicitent le touriste; celui-ci se sent subjugué par l'ambiance de villages et de cités maures par leur architecture et maures par leurs coütumes; les vergers levantins (1), arrosés de canaux mauresques; les costumes et les cultures, la musique, les «patios» et les grilles, les jardins et les palmeraies... et la lumière aveuglante d'un soleil implacable: la vision de l'Orient à l'extrême Occident.

L'art arabe fleurit en Espagne comme dans sa terre d'origine; il y trouva un milieu propice et un terrain tout préparé; l'arc en fer à cheval,

(1) Du *Levante*, ou région Est de l'Espagne.

qui devint *son arc* spécifique, c'est dans la Péninsule qu'il apparaît plusieurs siècles avant l'invasion. De toutes les périodes de cet art nous possédons des constructions capitales: de la splendide époque du Califat, la merveilleuse Mosquée de Cordoue (VIII^e au X^e siècle) et les ruines de cette grande ville de luxe et de plaisir qui s'appela Médina Azahra (X^e siècle), caprice d'un Calife omnipotent; du temps des Almohades, la Giralda (XII^e siècle), une des plus belles tours du monde. Et quand la civilisation arabe, ayant perdu la sève virile qui lui valut la domination, vivait dans la mollesse et le faste, mais en conservant le génie artistique, raffiné comme en toute décadence, c'est alors que s'élaboraient à Grenade les visions féeriques qu'on nomme l'Alhambra et le Généralife (XIII^e au XIV^e siècle). Au surplus, des châteaux par centaines et des palais comme l'Alcazar de Séville (XIV^e siècle), qui, reconstruit pour des chrétiens, est plutôt, en grande partie, mauresque.

De toutes parts, les arts espagnols sont marqués du sceau arabe, surtout les arts industriels: céramique, toiles, ivoires, armes, cuirs; il n'y a point de manifestation esthétique au Moyen Âge espagnol où manque tel ou tel élément musulman, et la présence s'en accuse fortement dans les architectures chrétienne, mozarabe et mudéjare.

Dans les brumes du VIII^e au X^e siècle, lorsque en Europe la culture tombe au niveau le plus bas—et que seul en France subsiste le foyer carolingien nullement original, puisqu'il tendait, selon son dessein avoué, à ressusciter l'empire romain—deux styles artistiques prospèrent dans la Péninsule: l'*asturien* ou proto-roman et le *mozarabe*.

L'art carolingien lui-même—qui, comme toute la culture de la Cour de l'Empereur, reçut des influences hispaniques personnifiées par notre grand Théodulphe—présente dans la Péninsule un de ses plus typiques exemplaires: San Pédro de las Puellas (Barcelone).

Les églises asturiennes du IX^e siècle sont les plus clairs antécédents du style roman au monde, tant par leurs éléments que par leur organisation. Il faut en distinguer deux groupes: celui d'Alphonse II *le Chaste*—Santullano de los Pra-dos, San Tirso, la Camara Santa—dû peut-être au génie de l'architecte Tioda: tracé de basilique, piliers monolithiques et parfois pilastres à chapiteaux et emploi d'arcs-boutants pour renforcer les murs; et celui de Ramire—Santa Maria de Naranco, San Miguel de Liño, Santa Cristina de Léna, San Salvador de Valdédios...—dans ces églises, aux solides arcs-boutants extérieurs «correspondent des renforcements intérieurs à la manière byzantine, en forme de colonnes, sur lesquelles chevauchent des ar-

ceaux muraux et d'autres de traverse se ceignant aux voûtes tubulées qui couvrent entièrement ces édifices... méthodes qui, deux siècles plus tard, constituèrent le système roman limousin. L'attribution à Ramire I^{er} (842-850) de ces constructions est définitive.

L'art *mozarabe* fut le produit singulier de l'action vivifiante du génie arabe sur la tradition visigothique, patente dans les précieuses églises conservées à Célanova (Orense), Escalada et Pénalva (Léon), Lébéña (Santander), Melque (Tolède), San Baudélio (Soria), La Peña en Aragon, La Cogolla (Logroño).

Ces deux groupes de monuments *asturiens* et *mozarabes* sont parfaitement définis, puisque la plupart ont leurs dates. Leur authenticité a été contestée avec un parti-pris notoire par quelques critiques étrangers qui allèguent que la France ne possède en pré-roman que de pauvres restes d'églises carolingiennes abîmées par deux fléaux: le temps et les restaurateurs.

L'excursion que le voyageur peut faire à travers l'art de ces lointains siècles du Christianisme sera, en sus d'unique en Europe, extraordinairement pittoresque et suggestive. Beaucoup de ces églises sont situées dans de fort beaux parages, nullement fréquentés. Leur visite impressionne par la perfection de leur structure; leurs dimensions réduites n'amoin-drissent pas l'ampleur avec laquelle en sont

traités les éléments. Les églises mozarabes mettent en lumière une facette de la personnalité de l'Espagne: la diversité de types, la variété de formes que comporte un style aux caractères propres. L'art mozarabe est aussi un clair exemple du phénomène si espagnol d'avortement d'un style à la veille de sa grande floraison par suite de l'invasion de formes étrangères: dans l'espèce, l'entrée de l'art roman.

Il n'est pas douteux que dans les origines du nouveau style l'Espagne ait une part à revendiquer. Beaucoup de ses éléments comptent ici des échantillons antérieurs à ceux du monde entier et l'on a vu comment l'organisation des églises asturiennes précède de deux siècles celle des églises romanes.

Le «chemin de Saint-Jacques» fut une puissante artère dans la vie cultivée de l'Espagne, mais il le fut aussi pour l'Europe; si par là nous arrivèrent les délicates strophes provençales, par là aussi les rythmes et mélodies arabes s'en furent féconder la musique européenne, et peut-être devint-il la voie d'exportation de formes architectoniques; on doit se rappeler qu'Alphonse VI dota la construction de Cluny et que Silos et San Isidoro de Léon manquent de précédents français.

Sous le règne de Sanche *le Grand* (1000-1038), il semble que par la Navarre pénètrent les for-

mes romanes étrangères. Le pèlerinage de Compostelle servit de véhicule approprié à l'importation rapide du nouveau style.

Terme du pieux voyage, l'imposante église de Santiago (Saint-Jacques; 1060-1096) est une oeuvre exemplaire de l'architecture romane, et contemporaine de son rival Saint Sernin de Toulouse; en même temps qu'elle couronne cette période en matière de sculpture par la Puerta de Platérias (Porte d'Argenteries; 1102), elle ouvre l'entrée triomphale à l'art gothique par le Portique de la Gloire (1188), de l'immortel maître Mateo. Elle a pour séquelle d'autres églises: la primitive de Coïmbre, celle d'Orense, celle de Tuy... Parmi les grands temples romans espagnols figurent: San Isidoro de Léon (1005-1149) avec son panthéon des rois; Sahagun, maison de l'ordre de Cluny, mère de celles d'Espagne, et la Cathédrale de Jaca. La Cathédrale de Zamora, la Collégiale de Toro et la Cathédrale ancienne de Salamanque dressent leurs dômes d'une savante structure byzantine qui donnent une note toute spéciale au style roman. A Avila, la Basilique de San Vicente montre déjà des indices de transition à l'art gothique. La place manque ici pour énumérer les églises ségoiviennes avec leur typique porche extérieur (San Millan, San Martín, San Juan de los Caballéros), ou celles de Soria (San Juan de Duéro et Rabanéra, avec un curieux croise-

ment d'arceaux), ou les temples aragonais et catalans: San Pedro el Viejo, de Huesca; le cloître de Gérone, le portique de Ripoll, et tant d'autres.

Typiquement espagnole est la modalité du roman en briquetage, traduction en langage populaire de l'art noble, d'importation, provenant de Cluny. En tant que populaire, elle est tout imprégnée de caractère mauresque, et morisques (Maures convertis) étaient la plupart des maîtres qui bâtirent les églises mudéjares. C'est un art gracieux; la sévère obscurité des temples romans disparaît par l'emploi d'un matériel qui n'est ni dur, ni volumineux, ni apte à la sculpture; la décoration, réduite à être purement géométrique, brise les lignes amples et austères et anime l'ensemble par l'alternance obligée de briques et cordeaux qui la rend polichrôme, voire par la profuse ornementation de plâtre ouvragé (églises de Cuellar, d'Arévalo et de Sahagun, etc.)

Il apparaît chaque jour plus nettement que le style roman est de transition et que le gothique est le terme de son évolution. Aux origines des nervures peut-être les arcades croisées issues du Califat eurent-elles une part, et de là que l'Espagne puisse à bon droit réclamer un titre d'intervention dans la naissance de l'art gothique.

L'impulsion que reçut le gothique à ses débuts de la réaction cistercienne contre le luxe et l'ostentation de Cluny, et l'extraordinaire apogée des moines bernardins remplirent l'Espagne d'édifices de transition à la fin du XII^e siècle et au commencement du suivant; mais les temples de Cister qui, fuyant l'affairement du monde, se construisirent loin des cités, tombèrent en ruines une fois dépeuplés, et à l'état de ruines se trouvent Moréruéla (province de Zamora), le plus ancien de ces sanctuaires en Espagne; Rétuerta et Valbuéna, dans celle de Valladolid; Sacraménia, dans celle de Ségovie; Piédra, Véruéla et Ruéda, en Aragon; Oliva et Fitéro (Navarre), Poblet (Tarragone), Santas Creus (Lérida), etc., etc.; seuls conservent le culte les monastères bernardins situés dans des contrées à population rurale et dense comme la Galice (Armenteira, Mélon, Oséra, Oya) et le Portugal (Alcobaza, colossal monument qui contient la tombe romantique d'Inès de Castro).

Les grandes cathédrales gothiques, Burgos (1221), Tolède (1227) et Léon, n'ont rien à envier aux françaises et allemandes, qu'elles surpassent en variété et en richesse, mais auxquelles elles restent inférieures en unité. Une cathédrale espagnole fut un être vivant durant plus de 500 ans; la dévotion de chaque siècle y ajouta des beautés artistiques sans imiter les précé-

dentes, et c'est ainsi qu'elles nous sont parvenues formant de véritables cumuls d'art; les styles, les plus divers s'y fondent uniquement par le sentiment qui les inspira et par le caractère national, marque de leur facture. Le nombre des temples gothiques existant en Espagne est incalculable: depuis le dernier tiers du XII^e siècle (Cathédrale d'Avila; San Vicente, de la même ville; Portique de la Gloire, de Compostelle; Las Huelgas, de Burgos) jusque fort avant au XVI^e (Cathédrales de Ségovie et Salamanque, par exemple), on peut suivre pas à pas l'évolution du grand style chrétien: Cuenca, Barcelone, Palma, Batalha (Portugal), Séville, qui est la plus vaste cathédrale d'Espagne...

De même qu'à côté de l'art romain d'importation s'élabora un style populaire mudéjar en briques, dans les églises d'humbles bourgs ou de quartiers pauvres des riches villes, le style gothique fut aussi cultivé par les architectes morisques, et par suite il existe un gothique mudéjar des plus intéressants: les oeuvres culminantes en sont les tours de TérueI, du XIII^e siècle; celles de Tolède, du même siècle et du suivant; des châteaux comme celui de Coca (Ségovie), du XV^e; les églises d'Illescas, Sahagun, Talavéra de la Reina (Tolède), et mille autres, car c'est par centaines qu'on peut compter les monuments de cet art si espagnol et si beau; le

joyau du style est le cloître de Guadalupe. Le mudéjarisme s'introduit jusque dans les temples de plus d'envergure et prestance aristocratique, et dans la croisée de la Cathédrale de Tolède un critique français clairvoyant a signalé cette note qui espagnolise le gothique de la grande église primatiale.

Ce courant mauresque après baptême, ce mudéjarisme s'infiltrant de plus en plus, en arrive, au dernier tiers du XV^e siècle, à créer le gothique appelé «style Isabellin», foncièrement espagnol, où les lignes du gothique fleuri s'exaltent en partie, en partie se contiennent et toujours se modifient, pour produire les merveilles de Guadalupe, San Juan de los Reyes à Tolède, les coupoles de Saragosse aux voûtes en étoiles musulmanes, les Lonjas (anciennes Bourses) de Palma et Valence, la Chapelle Royale de Grenade, le Château du Réal de Manzanarès, le Palais de l'Infantado à Guadalajara, la Casa de las Conchas (Maison des Coquilles) à Salamanque, le Séminaire de Baéza, la Porte de Marchéna, à présent à Séville... Si la structure et les lignes dominantes sont gothiques, la décoration profuse rappelle l'aversion du Maure pour le parement lisse, et tantôt couvre de sculptures la Chapelle majeure de San Juan de los Reyes ou la *dorée* de la Cathédrale de Salamanque et celle des Vélèz à Murcie, tantôt anime les façades au moyen de bosses en oreillers, poin-

tes, clous et coquilles, tantôt enfin les convertit en immenses damiers ornementés (San Grégoire, de Valladolid). Le même goût explique les retables gigantesques (Chartreuse de Miraflores, Cathédrale de Séville)...

Mentionnons en passant les plafonds de charpenterie morisque qui, innombrables dans toute l'Espagne, offrent les exemplaires de Tordésillas, Salon des Lignages au Palais de l'Infantado (Guadalajara), San Juan de la Pénitencia à Tolède, Salon des Conciles (Alcala de Hénarès)...

Contemporain de la fin du «style Isabellin», apparaît au Portugal l'art «Manuélin». Le peuple portugais, ayant trouvé sur mer l'accomplissement de sa mission historique, en atteignant le faite de sa grandeur élaborera un style national qui, de source gothique, acquiert un cachet singulier de par les éléments naturalistes—spécialement marins—dont il décore avec exubérance les façades de Thomar et de Cintra, les Chapelles «Imperfeitas» et le Cloître de Batalha et la Tour et le Monastère de Bélem. Il est à remarquer, comme confirmation de la fraternité ibérique, que le créateur du style «manuélin» est le «montañés» (natif de la région de Santander) Juan del Castillo.

Avant l'entrée du XVI^e siècle commencent à venir d'Italie les formes de la Renaissance: ce qui au début fut une timide introduction d'élé-

ments décoratifs traités à la manière gothique et assujétis aux lignes de l'art ancien, ou une transplantation matérielle d'oeuvres italiennes, devint bientôt un parfait assemblage dans le style plateresque (façade de l'Université de Salamanque)—où il y a comme une traduction renaissante de San Grégorio de Valladolid—Chapelle de Santa Librada à la Cathédrale de Sigüenza; Casas de la Salina y de las Muertes (Maisons de la Saline et des Morts) à Salamanque; Hôtel de Ville de Séville...

Mais de même que l'influence mauresque se fit sentir dans le style roman et dans le gothique, donnant origine à l'art mudéjar correspondant, malgré la décadence de la vigueur musulmane produite par la conquête de Grenade, il lui resta encore la force de résister, alliée au gothique, à la pression de l'art renaissant, et quand celle-ci devint insurmontable, de s'infiltrer dans les oeuvres travaillées à l'italienne, en accusant sa présence notamment dans les édifices de «style Cisnéros», par exemple: la Salle Capitulaire de Tolède, la porte de la Chapelle de l'Annonciation de la Cathédrale de Sigüenza, la Chapelle et le Paranymphe (amphithéâtre) de l'Université d'Alcala et autres constructions du grand Franciscain qui conquiert Oran et gouverna l'Espagne.

Le génie de Siloë, Covarrubias, Berruguete et

autres jetait les fondements d'un art espagnol renaissant, original et propre (Cathédrale de Grenade, Hôtel de Ville de Séville, Palais de Monterrey et Collège de l'Archevêque à Salamanque, Université d'Alcala, façade et cour d'honneur de l'Alcazar de Tolède...). Mais, comme toujours, le flot envahissant de formes étrangères prétendit dévier le courant purement national: Machuca construit le Palais de Charles-Quint avec la même rigueur qu'aurait pu le faire un architecte italien de la grande époque; Vandelvira, la Sacristie de la Cathédrale de Jaén; Diego de Torralba, l'église de la Conception à Thomar (Portugal), et Villalpando, l'escalier de l'Alcazar tolèdan. Mais de telles puretés classiques ne prirent point racine dans notre pays, fort peu enclin aux austérités décoratives, et si la volonté de Philippe II érige l'énorme masse géométrique de l'Escorial, à l'imitation forcée duquel se dressent des églises et des palais dans toute l'Espagne, bientôt commencent à s'altérer les mesures et les proportions et se prodigue l'ornementation sous la prompte impulsion de l'art baroque, qui trouve en Espagne un terrain propice pour une longue et pompeuse floraison.

Le baroquisme—qui n'est point proprement un style, mais le dénominateur applicable à toutes les phases de l'évolution artistique, qui va de la Renaissance pure à la réaction aca-

démique—début en Espagne dans les dernières années du XVI^e siècle — Chancellerie de Grenade (1580), Palais d'El Viso, Sagrario de Tolède,..—s'accroît fermement dans le Panthéon des Rois à l'Escorial; durant le règne même de Philippe IV il caractérise les oeuvres de Cano et la chapelle madrilène de San Isidro, et au temps de Charles II il atteint sa splendeur, en se convertissant en mode irrésistible, et avec les Churriguéra, Casas Novoa, Ribéra, Hurtado Izquierdo, qui travaille au Paular et à Grenade, et Narciso Tomé, il se rend maître des formes artistiques, pour le perpétuel tourment des goûts académiques, l'horreur des classicistes et des critiques à la française, mais la jouissance de qui, sans préjudices, contemple la façade de la Cathédrale de Compostelle, la Plaza Mayor (Grande Place) de Salamanque, le Palais de Dos Aguas de Valence, le Séminaire de Téruel, la Chartreuse de Grenade et le Transparent de la Cathédrale de Tolède. C'est à un baroque mitigé par les enseignements académiques qu'appartiennent: le grandiose Palais Royal de Madrid, un des premiers d'Europe; la Sainte Maison de Loyola, le Couvent de Mafra (Portugal), les Salésas Réales et le beau Palais de Liria à Madrid, etc.

L'art néo-classique présente encore en Espagne, malgré son manque d'espagnolisme, des monuments de grande beauté. Le Musée

du Prado et l'Observatoire à Madrid, la Cathédrale de Cadix, l'église de Santa Victoria à Cordoue; la Puerta Llana (Porte Plane) de la Cathédrale de Cordoue, sont autant de constructions où le voyageur peut se reposer de l'agitation churrigueresque. Don Ventura Rodríguez et Don Juan de Villanuéva, furent les plus grands architectes de cette période.

Il n'est guère agréable, mais plutôt malaisé de parler de choses contemporaines; cependant il sera utile au touriste de lui indiquer que l'inventive nationale continue à s'accuser dans des oeuvres actuelles. Nul ne sait comment les générations à venir jugeront la gaudeur originale ou excentrique d'un Gaudi dans le Temple de la Sainte Famille de Barcelone, ni ce qu'elles penseront de l'édification urbaine de Bilbao, Madrid, Barcelone et autres cités florissantes qui est en train de s'effectuer sous nos yeux. Peut-être l'étranger y trouvera-t-il l'accent national et les excellences que nous ne pouvons, étant trop proches, y percevoir aisément.

Vigueur, dynamisme, manque de mesure, exaltation, originalité, incongruités, passion, divinations étranges, défaut de continuité dans l'effort, prédominance des valeurs émotives sur les éléments techniques: diversité, diversité, diversité, telles sont les notes distinctives de l'architecture espagnole.

Jardins. — Assemblages de nature et d'art sont les jardins dont l'Espagne est prodigue, car le climat et le sol de beaucoup de ses régions s'y prêtent, et les arabes en léguèrent le goût, l'enseignement, voire les exemplaires. Sans entrer dans l'examen, de ceux, très souvent naturels, qui abondent à Valence, aux Baléares, en Andalousie et en Galice, et sans parler de ceux de cloîtres et couvents, oasis de paix, ni des jardins publics qui, s'ils sont fréquemment amples et bien tenus, perdirent, mais récupèrent maintenant dans quelques villes leur caractère espagnol, on doit mentionner ceux que leur beauté particulière invite à visiter: les jardins du Généralife, de l'Alcazar de Séville, Cuarto Real de Grenade, Cadalso de los Vidrios (Madrid), restes de l'Abbaye (Salamanque), Aranjuez, la Granja, Casa del Principe (Maison du Prince) et jardin des moines (L'Escorial), Parc Luisa Fernanda (Séville). La liste s'interrompt, mais ne s'achèverait point en plusieurs pages.

LA SCULPTURE

La sculpture espagnole est une manifestation d'art bien moins connue et appréciée que notre peinture, et sans entrer en comparaisons oiseuses, on peut dire qu'elle mérite une attentive considération.

Depuis les temps ibériques—Dame d'Elche, statues du Cerro de los Santos, reliefs d'Osuna, sépulcre anthropoïde de Cadix, Sphinx de Balazote — jusqu'à ce jour—Mogrovéjo et Julio Antonio, pour ne parler que des morts — la plastique espagnole offre une série ininterrompue de monuments de grance valeur.

C'est aux siècles les plus obscurs du Moyen Âge que s'ouvragèrent les chapiteaux et impostes visigoths de San Pedro de la Nave, les jambages de San Miguel de Liño et les médaillons de Santa María de Naranco (Oviédo), le sépulcre de Briviesca (Burgos) et les fonts de San Isidro de Léon. Bien qu'ennemis de la représentation animée, les arabes n'en sculptèrent pas

moins les coffrets d'ivoire et les bassins à ablutions avec une telle pèritie technique que leur influence en terres chrétiennes fit surgir l'école ivoirière de la Cour de Ferdinand I^{er} de Léon, qui produisit les merveilles du Christ du Musée Archéologique de Madrid et des ivoires de San Millan, sans rivaux connus; les coffrets d'argent de la Camara Santa (Sainte Chambre) d'Oviédo et de San Isidro à Léon.

Grâce à la maîtrise apprise des Maures, et peut-être par des artisans maures s'élaborent les chapiteaux romans et les grands reliefs de Silos, au XI^e siècle, et c'est à l'aube du XII^e qu'est sculptée la porte des Platérias de la Cathédrale de Compostelle; peu après, le portique de Ripoll, la porte de San Vicente à Avila et les grands cloîtres d'Estany (Catalogne), San Pédro el Viéjo (Huesca), San Cugat del Vallés (Barcelone), signé par Arnal Catel, et celui de la Cathédrale de Gérone, le plus vaste de l'Espagne. Ces exemples et beaucoup d'autres montrent comment l'influence française adopte des formes proprement espagnoles où s'accroît la personnalité des écoles régionales et locales, pour en arriver ainsi au véritable miracle du Portique de la Gloire de la Cathédrale de Santiago, oeuvre du maître Matéo datée de 1188, la plus surprenante page, peut-être, de l'histoire de la sculpture chrétienne.

L'art gothique en Espagne s'inspire de la France, et quels que fussent nos apports à ses origines, c'est par le chemin du pèlerinage qu'arrivaient artistes, enseignements et sculptures d'ivoire.

Les façades des grandes églises—Cathédrale de Léon, Burgos—les sépulcres de San Vicente (Avila), de Ciudad Rodrigo, Huelgas de Burgos, de Doña Mayor Guillen (Alcocer-Guadalajara), les Vierges du porte-luminaire de Léon et de l'autel de prime de Tolède et tant d'autres oeuvres proclament l'influence française décisive; mais jamais nos artistes ne cessèrent de marquer leurs sculptures d'un sceau national de vigueur et de passion.

Le XIV^e siècle se caractérise par ceci que, la prédominance française subsistant toujours, à la Couronne d'Aragon se présentent néanmoins quelques sculpteurs italiens (Sépulcre de Sainte Eulalie à Barcelone, 1339, et tombe de l'Archevêque Don Juan d'Aragon à la Cathédrale de Tarragone). En Navarre et en Catalogne la sculpture de style français atteint toute sa splendeur, mais Tolède, Léon et Burgos possèdent aussi de riches décorations, chapiteaux et sépulcres du XIV^e siècle, d'un grand intérêt, sinon d'une grande beauté. L'art du XIV^e siècle est peu original et la plastique de peu d'éclat en France comme en Espagne. Il va sans dire que dans l'histoire de l'art la division par siècles

ne s'ajuste pas à la rigueur chronologique, et que par suite certaines des oeuvres d'art du XIII^e siècle ont pu être exécutées au XIV^e.

La sculpture espagnole du XV^e siècle a autant de valeur que celle du XIII^e par sa force et son génie, et la surpasse en raffinement. A l'influence française constante et à celle de l'Italie viennent se joindre à cette époque celles des Flandres et de la Bourgogne; Sagrera, à Majorque, devance l'art européen de son temps: un cas typique est celui de Pampelune, qui garde en sa cathédrale la tombe de Charles *le Noble*, par Janin de Lome de Tournai (1416), et il ne faut pas oublier qu'à Dijon se montre grand artiste, dans le cercle de Claus Sluter, Juan de la Huerta. Ce style franco-flamand, qui produit en Castille les sépulcres adossés de la chapelle du Connétable à la Cathédrale de Tolède, celui du Cardinal de San Eustaquio à Sigüenza, et qui à Séville apparaît dans les oeuvres de Mercadant de Bretagne, coïncide en Aragon et Catalogne avec l'invention des énormes retables — si caractéristiques des églises espagnoles — comme ceux de Tarragone, oeuvre de Pere Johan de Vallfogona y Guillén de la Mota, et de la Cathédrale de Vich, etc., où l'on observe déjà l'influence de la peinture de Giotto.

Le XV^e siècle est celui qui voit affluer en Espagne le plus d'artistes étrangers; c'est à leur

émulation que les espagnols Pablo Ortiz, Pédro Millan, Sébastian de Almonacid, Vallfogona et maints autres soutiennent la bannière de notre art, qui en même temps se manifeste en traits fermes dans les oeuvres des étrangers résidant ici: si décisive est l'influence de l'Espagne sur ceux qui s'y établissent. Lorenzo Mercadant de Bretaña à Séville; Juan Guas, Peti Juan, Copin de Holanda, Juan de Bruselas, Juan Sanchez Aleman à Tolède; Juan de Malinas et Téodorico de Alemania à Léon; Gil de Siloë, Felipe Biguerny et les Colonias à Burgos; Egas Cueman à Guadalupe; Rodrigo Aleman à Plascencia, Sigüenza, Ciudad Rodrigo et Tolède —la liste est interminable— rentrent à juste titre dans l'histoire de la sculpture espagnole.

Les sépulcres de la fin du XV^e siècle sont innombrables; de toute beauté, ceux de la Chartreuse de Burgos et celui qui provient de Frédesval, ceux que sculpta Egas à Guadalupe, ceux de Tendilla à Guadalajara et ceux, vraiment superbes, de la Cathédrale de Sigüenza, dont l'oeuvre culminante est le rêveur *Doncel* (Jouvenceau).

Le même goût pour la profusion décorative qui couvrit de sculptures les portails romans et gothiques et remplit les absides d'immenses retables (par exemple, ceux de Tolède et de Séville), se révèle dans les stalles de choeur, dont l'Espagne possède davantage qu'aucune nation,

jusqu'en plein XV^e siècle (Léon, Najéra, Santo Tomas d'Avila, Chartreuse de Miraflores à Burgos; les basses stalles de Tolède, Ciudad Rodrigo, Plasencia, etc., etc.)

La Renaissance italienne, qui fait sa première apparition en Espagne avec les reliefs de l'arrière-choeur de la cathédrale de Valence, sculptés par Giuliano Florentino, s'introduit à la fin du XV^e siècle et au début du XVI^e: soit en oeuvres toutes faites—peut-être par la tombe du grand Cardinal Mendoza, à la Cathédrale Primatiale, et certainement par celle de Cardona à Bellpuig (Lérida), sculptée par Giovanni da Nola; celle de l'Infant Don Juan à San Tomas d'Avila par Doménico Alésandro Fancelli; celles de la Chapelle Royale de Grenade, du Cardinal Cisnéros à Alcala, des Fonsécas à Coca (Ségovie), des Ribéras à Séville et de l'Évêque Ruiz à San Juan de la Penitencia, à Tolède—; soit par des artistes italiens qui travaillaient ici, comme Moréto, Jacobo Florentin, Piétro Torrigiano; soit par les Espagnols qui vont en Italie.

La sculpture espagnole du XVI^e siècle compte les grands noms de: Alonso Berruguete—chez qui l'esprit gothique, vigoureux, avide d'émotions, se retordait dans les formes classiques qu'il brisait en forçant l'expression—; Zarza, maître en taille décorative; Damian Forment, qui en Aragon, ouvragait des retables en

passant avec une aisance surprenante du style gothique au renaissant; Bartolomé Ordoñez qui s'italianise au point d'être continuateur de l'atelier de Fancelli; Diégo Siloë et Pesquéra, d'une classique maîtrise; Juan de Juni, qui en plein XVI^e siècle fait de la sculpture baroque; Gaspar Bécerra et Estéban Jordan, qui *manièrent*; Monégro, qui dans quelques oeuvres suit les Michel-Angistes vides d'esprit et dans d'autres révèle un classicisme épuré; Pompéo Léoni, naturalisé en Espagne, toujours correct et toujours un peu froid...

Le XVII^e siècle est celui de la grande Sculpture espagnole en bois polychrômé, dont la floraison est contemporaine de celle de la Peinture. Deux écoles se dessinent avec clarté: la Castillane, ayant pour centre Valladolid et pour chef le Galicien Grégorio Fernandez, et la Sevillane, de Juan Martinez Montañés. Alonso Cano, esprit classique, prétend purifier la plastique espagnole de la vulgarité où ses devanciers avaient coutûme de choir; et poussant trop loin la réaction idéaliste, ses disciples Ména et Mora, à force de délicatesse extrême, tombent dans la fausseté. Entre temps, Manuel Péreira, à Madrid, sculpte avec un honnête vérisme.

En plein règne du baroque, on ne peut omettre la mention de Roldan, Risuéño, Duque Cornéjo et Ruiz del Péral, qui à Séville, Grenade et Cordoue maintiennent la splendeur de la taille

polychrômée dans les superbes exemplaires du retable de la Caridad à Séville, du premier, et les stalles et chaires de Cordoue, du troisième.

Au XVII^e et au XVIII^e siècle et de nos jours on a cultivé et on cultive en Espagne la sculpture en argile polychrômée, de caractère nettement populaire; art auquel l'emploi de cette matière permet seul d'assigner pour ascendants Olarte, Torrigiano et Pedro Millan, mais qui, surtout dans les figurines de *Nacimientos* (Crêches), présente des modèles de grâce et d'expression.

Le XVIII^e siècle produit aussi Salcillo qui, en ce temps de si profonde décadence, conserve la vieille tradition des imagiers et parvient, non sans coups d'effet, à gagner l'âme populaire; et la Roldana qui joint à sa propre féminité l'expression des délicatesses baroques, très XVIII^e siècle. Luis Salvador Carmona, à Salamanque et Madrid, ressuscite, de certaine façon, l'idéal de Grégorio Fernandez et de Péreira avec le manque d'onction de l'époque.

L'esprit néo-classique se targue de présenter les noms de Félipe de Castro et de Manuel Alvarez le *Grec*, de si froide mémoire.

Du XIX^e siècle, par sa proximité à nous-mêmes, nous ne saurions juger avec rectitude: la production en sculpture y fut grande et nous semble aussi dépourvue de profondeur et d'émotion que riche et somptueuse.

Vallmitjana, Quérol et Mogrovéjo sont peut-être les plus illustres sculpteurs espagnols du XIX^e siècle—parmi les morts—mais il est indéniable que leur art n'avait point ses racines dans notre tradition; sans doute est-ce la note unique où coïncident les trois artistes précités.

Du XX^e siècle il est prématuré de parler: le chemin entrepris par d'aucuns du retour à la tradition, tout en les exposant à tomber dans l'imitation, les libère en revanche de l'asservissement aux modèles français et italiens du XIX^e, qui a donné de si maigres fruits; et peut-être en fouillant le passé nos artistes découvriront-ils l'âme de la race qu'ils doivent revêtir des formes du modernisme pour créer un art véritable.

LA PEINTURE

Les monuments d'Espagne offrent au visiteur d'incalculables trésors de peinture, en dépit du temps, de l'incurie et de l'avidité des envahisseurs et spoliateurs.

Une simple indication occuperait des volumes: pour le rendre patent il suffit de songer à tout ce que signifie la peinture espagnole, qui avec le théâtre constitue, sans nul doute, l'apport le plus considérable de la Péninsule ibérique à la sensibilité universelle.

La caverne d'Altamira a été qualifiée de Chapelle Sixtine de l'art quaternaire; la vérité de ses peintures d'animaux en mouvement—chronique cynégétique d'une tribu, alors que la chasse était parmi les hommes la plus haute et profitable entreprise—serait un miracle inexplicable si de nouvelles explorations n'avaient révélé des caractères de beauté analogues dans la décoration d'autres grottes et rocs—Candamo (Asturies), Covalanas, Peña Tu, Puente-viesgo (Santander), Alpéra, Calapata, Valltorra, etc.

Si dans le cadre du même art on voulait rap-

procher le peintre de la caverne d'Altamira de Goya, l'on verrait comment, à travers des milliers d'années, persiste chez le moderne l'acuité de vision et la franchise dans la manière d'envisager la vie ambiante qui font de l'artiste préhistorique l'ancêtre du sourd immortel.

Mais même sans lui assigner de si lointaines origines, la trame de la peinture espagnole est d'une texture si solide que la continuité historique s'en définit clairement.

Pour ne point parler de la peinture des vases ibériques et, des siècles plus tard, de la décoration de la prétendue maison-basilique de Mérida et de celle qui couvre les murs de Santullano de los Prados (Oviédo), toutes deux comparables à la romaine en technique et en esprit, et pour omettre aussi les manuscrits goths et mozarabes, l'on pourrait dire que notre peinture a pour point de départ l'ermitage de San Baudélio de Casillas de Berlanga (Soria), édifice singulier par son architecture, mais plus encore par ses murs ornés de scènes en bonne partie profanes—des chasses, par exemple—peintes à la fin du XII^e siècle. Contemporaines, sinon antérieures, doivent être les peintures du Panthéon à San Isidoro de Léon, vers 1180; et d'un art moins fin, mais très intéressantes aussi, sont les peintures murales catalanes, partiellement installées aujourd'hui au Musée de Bar-

celone, et celles du Cristo de la Luz à Tolède, pour ne citer que les plus notoires.

Au XIII^e siècle commencent les *antependios*, dont nous possédons tant au Musée Episcopal de Vich, et au cours de ce siècle abondent les églises à murs peints; en 1262, Anton Sanchez de Ségovie signe la décoration de la Capilla del Aceite (Chapelle de l'Huile) ou de la Tour, en la vieille Cathédrale de Salamanque.

Au XIV^e siècle entre par le Levant l'influence picturale de Sienne, et dans son dernier tiers vient en Castille, et peut-être en Portugal, un grand peintre giottiste: Ghérardo Starnina. Cette différence entre la Couronne d'Aragon et celle de Castille, la première orientée vers Sienne, la seconde vers Florence, marque son empreinte dans la production artistique subséquente.

Vers le milieu du XV^e siècle l'influence flamande est perceptible: Luis Dalmau peint la Vierge des Conseillers, 1444 (Barcelone); en Castille, Jorge Inglès est le peintre du marquis de Santillana, cependant qu'à Salamanque Nicolas Florentino—peut-être le mystérieux Dello—décore la vieille Cathédrale, et qu'à Naples prend la tête du mouvement pictural à la Cour d'Alphonse V, *le Magnanime*, Jacomart Baço.

La Castille relie les influences italiennes aux enseignements des Flandres, et tandis que Fer-

nando Gallégo s'inspire de Van Eyck, Pédro Berruguete se forme sans doute dans le Nord de l'Italie.

A Séville se fait sentir certaine influence vénitienne; en Catalogne et à Valence, Vergos et Osona ont la science du coloris, et Berméjo en Aragon et Catalogne met à profit les leçons apprises des panneaux flamands et ne dédaigne pas d'orner ses peintures des plâtrages dorés en relief accusé qui flattaient le goût du faste espagnol.

D'autre part, depuis Jean II, nos monarques montrent du penchant pour la peinture flamande, dont, par des achats répétés, ils importent de nombreux spécimens, et les Souverains Catholiques arrivent à en réunir une splendide collection de laquelle subsiste encore une portion considérable à la Chapelle Royale de Grenade.

Le Portugal, a partir du milieu du XV^e siècle, possède une école florissante présidée par Nuno Gonçalves, artiste extraordinaire qui dans ses panneaux de l'autel de San Vicente—maintenant au Musée de Lisbonne—ne le cède à aucun flamand par la décision d'affronter l'étude du naturel et par la vigueur harmonieuse du coloris.

La peinture espagnole du XVI^e siècle se caractérise en ce que tous les regards se tournent

vers l'Italie. Au début du siècle, s'y trouvaient Fernando Yañez de la Almédina et Fernando Llanos, disciples de Léonard de Vinci, qui à Cuenca, Valence et Murcie laissèrent des échantillons qualifiés de leurs pinceaux. Alonso Berugete séjourna aussi en Italie. Luis de Vargas rapporte à Séville un peu de la grâce de Corrège. Bécerra, Barroso et Cespédès *manierisent* à l'instar des Michel-Angistes. Navarrete, *le Muet*, traite la couleur à la manière vénitienne; c'est un brillant espoir tôt frustré. Moralès, *le Divin*, trouve un filon facile, quoiqu'exigu, qui, grâce aux éloges des dévots, lui assure un renom impérissable. Sanchez Coello suit les traces de Moro et prend la tête de l'école des portraitistes courtisans.

En même temps que nos peintres vont en Italie et s'y inspirent, de là viennent Julio de Aquilis, Alessandro Mayner, les flamands italianisés de Séville, les artistes de l'Escorial; et les peintures italiennes entrent partout à l'envi: Titien est le peintre de Charles V; Philippe II, presque dès l'adolescence, commande des tableaux au génie de Cadore et, dans son âge mûr, conçoit et dirige l'Escorial avec la préoccupation dominante d'en couvrir les immenses murs de superbes peintures; les grands artistes ne purent ou ne voulurent pas venir; les ambassadeurs du roi Catholique lui envoyaient les plus fameux; aucun ne le satisfaisait. Philippe II, si

entendu en matière d'art, ne comprit point le Gréco, qui incendiait Tolède de sa ferveur géniale: mais cette incompréhension fut largement compensé par l'ampleur de son goût, qui se plaisait aux primitifs flamands, adorait les vénitiens et tenait Moro à son service.

Tous ces éléments picturaux, en ébullition durant un siècle, élaborèrent notre peinture, qui au XVII^e atteint le rang de grande entre les plus illustres. Ribalta, Ribéra, Zurbaran, Vélaquez, Alonso Cano, Carréño, Murillo, Valdés Léal, Claudio Coello... sont des noms glorieux qu'il suffit d'énumérer. École de Valence, École Madrilène, École de Séville, sont autant de dénominations bien claires.

Deux notes spéciales doivent être mises en lumière: le rôle décisif que joue dans le développement de notre peinture la collection de tableaux des Rois d'Espagne, et le fait que, peut-être par cela même, et à cause de l'indépendance qui est le sceau de notre caractère, l'école personnelle n'existe guère ici; en voici un exemple notoire: les peintres madrilènes postérieurs à Vélaquez l'imitent à peine—pas même les plus liés à lui, comme son esclave Juan de Pareja—; ils ont pour procédé d'aller à la source sans boire aux eaux du fleuve, et ils se libèrent du servilisme en étudiant les *maîtres* de Vélaquez: les vénitiens, les flamands et la *réalité*.

Le XVIII^e siècle, qui est l'époque de prostration de l'esprit national, se caractérise par la venue d'artistes français et italiens qu'amène la dynastie Bourbonnienne; mais de même que les influences d'Italie et de Flandres suscitèrent après la Renaissance la floraison sans égale du XVII^e siècle, ainsi les oeuvres de Houasse, Van Loo, Amiconi, Giaquinto, et surtout celles de Tiépolo et Mengs—les décorateurs des Palais Royaux—eurent peut-être pour fruit une des personnalités les plus vigoureuses de l'art universel: don Francisco de Goya.

La figure de Goya grandit de jour en jour; avec *le Gréco* et Vélazquez il forme la trinité sublime de notre peinture, tous trois, plus étroitement liés que leur distance dans le temps ne pourrait le faire prévoir, couronnent la cime qui est le point de départ idéal de l'art pictural moderne. C'est vers les oeuvres de ces trois grands génies qu'ont tourné les yeux les impressionnistes français et les expressionnistes allemands, tous les artistes en somme qui tendent à surpasser la peinture classique. *Gréco*, Vélazquez et Goya, par-dessus les creusots où sont venus se fondre les courants les plus variés de vitalité picturale, sont des sources inépuisables de profit actuel et futur: les plus peintres de tous les peintres qui aient existé jusqu'à ce jour.

Le XIX^e siècle, ouvert par Goya, se ferme

sur le succès de Sorolla à Paris; entre ces deux grands noms, une place est à réserver à Vicente Lopez, Alenza, Federico Madrazo, Fortuny et Rosalès.

La peinture espagnole de nos jours reste digne de la précédente et supérieure à la peinture contemporaine des autres pays. Nos peintres triomphent à l'étranger, et, l'Espagne se montrant comme toujours féconde en personnalités hors de mesure, espagnol est aussi Pablo Picasso, apôtre du *cubisme* et pontife des tendances les plus avancées: il serait arbitraire de condamner son art et injuste de nier la valeur de son oeuvre; l'incompréhension n'autorise pas à fulminer des anathèmes, et toute nouveauté a droit au respect, car c'est chose sùe que les révolutionnaires d'aujourd'hui sont les classiques de demain.

ARTS INDUSTRIELS

Les arts industriels, c'est-à-dire l'embellissement des choses d'usage constant, sont le meilleur indice de la civilisation d'un peuple. L'art céramique, celui de décorer les utensiles pour les repas; l'art textile, celui d'enjoliver les toiles — qui dès leur origine furent tissées en vue d'embellir, car, même lisses et simples, elles servirent d'ornement plutôt que de voile ou couverture — ont été et sont en Espagne cultivés avec éclat et continuité depuis les lointaines époques de la préhistoire.

A partir de la céramique énéolithique de Ciempozuelos, avec incrustations de pâte blanche formant des dessins compliqués, pour en arriver à celle des ibères de Numance et Sagonte, en passant par les chefs d'oeuvre d'Archéna et Azaila, l'Espagne devance dans l'Âge Antique le reste du monde, sauf la Grèce avec son précédent crétois.

La céramique médiévale espagnole est d'une prodigieuse variété. Son titre le plus glorieux est d'avoir apporté et naturalisé en Europe la faïence à reflet métallique, qui permit à un peu-

ple artiste de fabriquer les plus somptueuses vaisselles d'une fragile et humble argile. En même temps qu'à Malaga et Valence on travaille la céramique dorée, la verte et noire et la bleue acquièrent à Téruel et Paterna un intense développement.

Sous l'influence commençante de la Renaissance, Talavéra de la Reina traduit en un sens populaire les formes exquises d'Urbino, Gubbio et Castel Durante, et du XVI^e au XVIII^e siècle répand ses produits dans toute l'Espagne.

Séville reçoit la visite de Francisco Nicoloso Pisano, qui y demeura plusieurs années; aux mains des élèves espagnols, l'art du fin céramiste perd en maîtrise technique et en délicatesse ce qu'il gagne en vigueur coloriste et en force décorative.

Les tendances européisantes du XVIII^e siècle poussent le comte d'Aranda à fonder la fabrique de faïence d'Alcora, qui devait se conserver libre de contaminations populaires. Plus à l'écart encore s'en tint la fabrique du Buen Retiro, création de Charles III, si peu espagnole à ses débuts que les terres mêmes venaient de Naples. Enfin, Sagardélos, en Galice, dans le premier tiers du XIX^e siècle, rivalise avec les fabriques de faïence d'Angleterre.

Actuellement, à Manises, à Séville et à Talavéra on assiste à une renaissance des vieilles poteries.

Les verres de Cadalso (Madrid), Cuenca, Castrol et Maria (Grenade), Mataro (Catalogne), commencent à être appréciés et recherchés par les collectionneurs; peut-être l'étude en révélera-t-elle que maintes pièces tenues pour étrangères sont de provenance espagnole.

A la Granja, Charles III établit une fabrique de cristal à l'imitation de la Bohême et de Venise.

Les «guadamaciles» ou «guadamecies», cuirs gravés qui, se travaillant à Cordoue, prirent le nom de cordouans, constituent un art industriel fort typique, empreint aussi d'orientalisme; on en fit des devants d'autel, des fonds de retables, des coffres et des reliures; on les travaillait aux fers pour les repousser, puis on les peignait et parfois on les nuançait d'or pour en rehausser la richesse.

Les arts du métal comptent en Espagne des traditions insignes; pays riche en mines d'or, d'argent, de cuivre et de fer, dès les temps les plus reculés on y cultiva la métallurgie artistique.

L'abondance d'or, jadis fabuleuse en Galice, engendra la quantité d'énormes lingots préromains trouvés dans les *mamoas*; et dans des régions moins riches ou dépourvues du précieux métal, mais plus avancées en art, se créèrent les trésors de Javéa et l'Aliséda.

Du Moyen Âge, à ses débuts, sont les couronnes de Guarrazar, splendides joyaux visigoths; et les siècles de la reconquête commençante, bien que taxés d'extrême rudesse, offrent des témoignages d'art raffiné tels que le coffret de la Chambre Sainte d'Oviédo ou des agates, les croix des Anges et de la Victoire... Ce serait labeur interminable que de citer les bijoux arabes et les pièces d'orfèvrerie romanes et gothiques; mais il faut mentionner la série merveilleuse d'émaux — dont l'origine espagnole n'est pas encore éclaircie — de San Miguel *in excelsis*, de Silos, de Roncevaux, La Vierge de la Véga (Salamanque), la statue gisante de Don Mauricio (Burgos)...

C'est une étonnante quantité d'argent et d'or que renferment encore les cathédrales et bien d'autres temples d'Espagne; il suffit de rappeler les Custodes du Corpus (Fête-Dieu)—chose qui nous appartient en propre—, les plus riches joyaux du mobilier liturgique, qui au XVI^e siècle, avec les Arfé, les Becerril et les Alvarez, atteignent un niveau où jamais ne parvinrent les travaux d'orfèvrerie des autres nations.

Si de l'or et l'argent nous passons au bronze, la production espagnole en est incalculable; tantôt ce sont les ex-votos découverts à chaque instant dans les excavations ibériques; tantôt, les manches de poignards à incrustations d'ar-

gent; tantôt les fibules et mors de chevaux, les restes goths; tantôt, enfin, pour sauter mille annés, les bronzes Renaissance de Cristobal de Andino, de Vergara, de Juan de Arfé et de Celma.

Il faudrait un vaste espace pour traiter le chapitre du fer, ne fût-ce que pour énumérer les séries de plus grande valeur; les armes de fine trempe—ibériques, gothes et médiévales, soit arabes, soit chrétiennes—les grilles qui, partant des ouvrages du XIII^e siècle, de Salamanque, Zamora et la Catalogne, acquièrent au XV^e et XVI^e une splendeur extraordinaire avec Juan Francès, Domingo de Cespédès Fray Francisco de Salamanque, Maître Bartolomé, Andino, Villalpando et Arénas, qui à Alcalá, Tolède, Guadalupe, Grenade, Burgos, Cuenca, etc., forgèrent celles qui servent de royale clôture à de superbes chapelles. Et l'on pourrait en dire autant des chandeliers, candélabres, girouettes, croix, clefs et bien d'autres espèces d'objets du culte ou d'usage civil dont l'Espagne est remplie.

En tissus aussi l'Espagne offre une splendide histoire, depuis les toiles de sparterie préhistorique, non moins antiques que les égyptiennes et d'une trame aussi parfaite. Mais, comme en céramique, c'est aux Arabes que nous devons

le meilleur: l'étonnante série de tissus encore mal connus, qui s'étend du X^e au XVI^e siècle avec des types de nouveauté et de perfection singulières entre toute la production européenne. Cette tradition glorieuse s'enracina profondément. Et dans les temps modernes les draps de Ségovie, les soieries de Grenade et Valence, les velours et damas tolédans, les tapis d'Alcazar et de l'Alpujarra et les tentures de Salamanque étaient le fruit d'industries florissantes.

Remarquables au plus haut point sont les broderies et fils tirés de presque toute l'Espagne, les blondes et dentelles d'Almagro (Ciudad Real), les guipures de Camariñas (Galice), etc., etc.

LA VIE

La vie espagnole est une succession de tableaux d'une animation et d'une variété inouïe; les coûtures populaires subsistent en maintes localités des différentes régions, d'où le grand nombre et la diversité des cérémonies de mariages, baptêmes et enterrements; l'impossibilité de réunir en aucun livre de recettes les mets typiques, et la tâche ardue qu'est celle de cataloguer les fêtes du coloris le plus brillant. La vie espagnole, dans ce qu'elle a de plus profond, doit être vécue pour la connaître et l'aimer. Il reste au voyageur la partie externe des divertissements, riches en couleurs et en sons, et la plus intime des repas, abrégés des goûts et caractères régionaux.

LES FÊTES

Les fêtes sont l'expression authentique du caractère d'un peuple, celle qui attire et retient davantage le voyageur; l'Espagne, par son climat, est particulièrement propice aux expansions de joie extérieure et débordante.

Les *corridos de toros* sont les plus renommées des fêtes espagnoles et à certains égards les étrangers en ont fait un emblème injuste et calomnieux.

Les courses de taureaux offrent un spectacle éblouissant, «barbarement beau»; le seul qui, de tous ceux d'aujourd'hui, conserve la grandeur et l'émotion des jeux du Cirque romain. Il y intervient de puissants éléments visuels—énormes masses, mouvement, couleurs—et de nombreuses valeurs émotives—lutte, force musculaire, agilité, dextérité, brio, vaillance, présages de mort—. Parfois la mort même y fait sa subite apparition. La cruauté indéniable et tant reprochée est un qualificatif qu'on peut décerner à d'autres jeux populaires chez diverses nations—boxe, combats de coqs, courses...— n'ayant

point à leur décharge l'ambiance dionysiaque de lumière et d'allégresse des *corridas*. Qu'on lise, par exemple, les merveilleuses impressions de Gautier.

Mais les divertissements espagnols ne se réduisent pas aux courses de taureaux: il en existe beaucoup d'autres d'une force représentative et pittoresque extraordinaire. Comme dans toutes les manifestations espagnoles, *la diversité* en est le dénominateur commun, et le mélange de la religion au profane le cachet distinctif. Cette complexité s'accroît, à l'occasion, de vestiges de cultes éteints et de réminiscences de races qui habitèrent notre sol aux temps passés.

En Galice, le 1^{er} et le 3 mai, a lieu la fête des *mayos* (Mais); dans d'autres régions d'Espagne, celle des *mayas*, et dans les unes et les autres se fondent les souvenirs de fêtes naturalistes, célébrant à la fois le triomphe du printemps et la découverte de la Sainte Croix. La veille de Saint Joseph (18 mars), on brûle à Valence les *fallas* (images en carton) historiées; la nuit de Saint-Jean est marquée par des cérémonies de rites très anciens...; la liste serait interminable, mais comment ne pas mentionner les simulacres des luttes de maures et chrétiens dans le Levant, les *mondas* de Talavéra, les *marzas* de Célanova (Orense), le *romaxe* à San

Andrès de Teixido, en Galice, pèlerinage, que faute de l'accomplir de son vivant, on devra faire une fois mort, transformé en ver ou bête nuisible; et les *romerías* «montañesas» (de Santander), asturiennes et galiciennes qui, si elles ont lieu sur la côte, aboutissent à une procession maritime?

A toutes ces fêtes l'on se rend, dans les diverses régions, en costumes typiques: ceux de Muros et Bergantiños en Galice; de Candélaro et Béjar, dans la province de Salamanque; de Lagartéra, dans celle de Tolède; et ceux de Murcie et de Valence, des *cortijeros* andalous et des *maños* aragonais...

Un autre attrait puissant et varié des fêtes espagnoles sont les danses; soit collectives—la *sardana* en Catalogne, l'*aurresku* en Navarre et Pays basques, la *danza prima* asturienne, la *muñeira* galicienne, les *jotas* de Valence et Murcie—soit d'un caractère plus personnel, comme les danses andalouses, mais toutes diverses et dissemblables. Seule la *jota* d'Aragon a pu se faire accepter par presque toutes les régions qui l'ont traduite à leur propre caractère.

Et avec les danses, voici les chants: aucun peuple n'en possède une plus grande variété: les uns, imprégnés d'orientalisme, semblent des airs russes et asiatiques; d'autres, pleins de romantisme celte, s'apparentent aux mélodies

de la Bretagne et de l'Irlande. Cette musique requiert une variété énorme aussi d'instruments: cornemuse, tambourin, flageolet en Galice; flûte aux Pays basques; hautbois à Valence; guitare en Andalousie; mandoline en Aragon; castagnettes, tambours de basque et cent autres qui feraient les délices d'un collectionneur curieux.

Tous ces éléments d'ambiance, musique et habillement donnent un cachet sans pareil aux *romérias* galiciennes et asturiennes, aux *verbénas* madrilènes, aux *férias* andalouses, aux fêtes populaires de toutes les régions.

Dans ce chapitre des fêtes, il en est peu qui attirent davantage l'attention de l'étranger, par leur variété et nouveauté, que les processions. Il n'y a point de localité en Espagne, si petite et pauvre soit-elle, qui manque de célébrer la Semaine Sainte et la fête de son Patron par le défilé dans les rues d'images de haute valeur artistique accompagnées d'un cortège voyant. Outre ces processions, qui sont générales et communes, il en existe en Espagne d'un intérêt historique, traditionnel et pittoresque tout spécial.

Celles de la Semaine Sainte revêtent une solennité sans égale: à Séville, avec les confréries somptueuses et les *saétas* (complaintes religieuses) d'un si puissant caractère; à Valladolid, où les *pasos* (groupes sculpturaux) de Juan de Juni

et de Gregorio Fernandez parcourent les rues, faisant ainsi revivre au sortir du Musée toute une glorieuse époque historique de l'art espagnol; à Murcie, où les images de Salcillo montrent les dernières et plus populaires splendeurs de notre plastique polychrômée.... Contrastant avec ces défilés d'une énorme valeur artistique, il y a d'autres processions toutes d'émotion et de dévotion, comme celle des *Caladiños*, qui, la nuit du Vendredi Saint, parcourt les nefs de la cathédrale de Compostelle; celle de la *Hermanidad de la Buena Muerte* (Confrérie de la Bonne Mort), qui, avec des cercueils, des têtes de mort et des torches, traverse les plus vieilles rues de Barcelone; la procession du Rosaire, lors des fêtes du Pilar à Saragosse...

Quiconque aime la fabuleuse richesse de l'orfèvrerie Renaissance doit aller à Tolède ou Cordoue le jour du *Corpus* (Fête Dieu), pour s'extasier, parmi des nuées d'encens et de fleurs et des jets de lumière, à la vue des custodes et des chasubles couvertes de bijoux; et qui désire remonter le cours du temps, peut visiter Jaca le jour de Sainte Orosie pour y voir la procession des possédées du diable, ou quelques villages de Galice lors de leurs fête principale, pour y imprégner son esprit de l'âcre arôme des superstitions médiévales.

Puis, par un violent contraste, on assistera à l'époque du *Corpus* à Séville à la danse des

Seises (jeunes pages) devant le Saint Sacrement —spectacle de grâce et de beauté— et aux *romerías* basques, de la Montaña (Santander) et galiciennes, où en face de la Vierge et des Saints les marins exécutent la danse des épées, reste des rites guerriers de races disparues; ou, si l'on va à Compostelle, on évoquera les temps des pèlerinages, en admirant la procession des reliques qui fait le tour des nefs romanes au son des *chirimias* (sortes de flûtes) moyen âgeuses, tandis que le *botafumeiro* (brûle-parfums) sillonne l'espace et encense la cathédrale, sépulcre de l'apôtre Saint-Jacques.

La description minutieuse de chacune de ces processions typiques remplirait de longues pages; qu'on en juge par le caractère si pittoresque de celle du Rocio, en Andalousie:

Deux ou trois jour avant la Pentecôte partent de Triana (faubourg de Séville), Huelva, Almonte, Sanlucar et autres localités, onze en tout, autant de cortèges composés d'un char traîné par des boeufs et portant l'étendard de la confrérie dont les membres l'escortent à cheval, suivi d'autres charriots également ornés et occupés par les femmes en costumes traditionnels, chantant aux sons des castagnettes et tambours de basque; comme le trajet dure plus d'un jour, on campe à la belle étoile. Tous ces cortèges se réunissent dans les marécages du Guadalquivir où se trouve le Sanctuaire du Rocio (Rosée),

et défilent à leur arrivée devant la Vierge, en faisant s'agenouiller les boeufs et les chevaux; le dimanche de l'Esprit Saint, la nuit, a lieu la procession du Rosaire, en pleine campagne; le lundi, la procession de la Vierge portée par les gens d'Almonte, qui en ont le privilège; tout le long du jour on s'adonne à la danse des *sevillanas* (seguidilles), la seule autorisée, et le retour s'effectue de la même façon solennelle. Peut-on dire que dans le monde occidental il subsiste rien de pareil?

Ce n'est point une procession, mais une fête religieuse des plus singulières que le «mystère d'Elche», représentation théâtrale dévote, avec musique et vers anciens—à la manière d'un «auto» liturgique—, qu'on célèbre tous les ans la veille et le jour de l'Assomption (15 août) en l'église de l'Asuncion d'Elche (Alicante).

Allégresse et tragédie, lumière aveuglante et ombres ou brumes, faste oriental et austérité monacale; le goût macabre derrière la sensualité, l'esprit chrétien revêtu d'idolâtrie ou de naturalisme; telles sont les fêtes espagnoles: toujours *diversité*.

LES ALIMENTS

On a coutume d'exagérer la sobriété espagnole; le roman picaresque avec ses «hidalgos» faméliques et ses pauvres qui se mettent en quatre pour mal manger a valu à l'Espagne un renom de maigre pitance, que ne suffisent pas à démentir les traités de table et de *re coquinaria*, depuis l'*Arte Cisoria*, d'Enrique de Villéna, et le poème de Gracia Dei, du XV^e siècle jusqu'au livre classique de Martinez de Montañón et aux tout modernes du *Cocinero de Su Majestad* (Le Cuisinier de Sa Majesté), Angel Muro, *Picadillo* et Doménech.

A peine peut-on lire un livre de voyages en Espagne sans qu'y surgisse de prime abord la surprise de l'auteur en présence des aliments; en général, si le voyageur est français, il les taxe de peu délicats; mais tous s'accordent à les trouver très savoureux.

Ce sont des mets qu'on pourrait appeler fondamentaux, sans leurre; ils se composent d'éléments de première qualité, honnêtement combinés.

Combinaisons issues de très vieilles prati-

ques, l'ancienneté leur a donné une rare perfection dans le condiment et le *point*.

Le plat national est le *cocido* (bouilli), qui revêt autant de modalités différentes qu'il y a de régions pour le moins, mais toutes coïncidant en ce qu'elles comportent quelque chose de plus que le boeuf, le mouton ou le porc. Le *cocido* madrilène contient force *garbanzos* (pois-chiches), des pommes de terre, des légumes verts, en été de la salade—et du boeuf avec *chorizo* (sorte de saucisson) et lard—le tout coloré de safran. En Aragon, on y ajoute des piments frits, en Andalousie, le *majado* (sorte de hachis) et des fruits, notamment poires et coings. Dans la Vieille Castille, on le garnit de saline ou viande fumée, et *bola* ou boulettes de hachis et oeuf. Viennent ensuite les modifications de plus d'envergure, de tant même qu'il en arrive à perdre le nom de *cocido* pour s'appeler: *olla podrida* (pot-pourri) dans la Montagne de Santander, qui est la somme de divers produits régionaux, car il y entre boeuf, jambon, *morcilla* (boudin), *chorizo*, poule, pommes de terre, légumes verts; et *pote* aux Asturies et *caldo* (bouillon) en Galice; le premier à base de jambon, oreille de porc, *chorizo*, *morcilla*, pommes de terre, haricots et choux; le second, moins solide, qui peut se composer de choux pommés, *nabizas*, *nabos* ou *grellos* (navets ou leurs feuilles) à la graisse,

courge, haricots, pommes de terre et tous produits du porc à volonté.

Chacun des ingrédients susdits doit procéder des localités respectives pour être succulent; ainsi, le jambon sera d'Avilès, Villalba, Trévéllez, Jabugo ou Montanchez; les *chorizos*, de Cantimpalos, Candélario ou la Rioja; les pommes de terre, de Monforte ou Ariza; les haricots, du Barco de Avila; les *garbanzos*, de Fuente-sauco; les *grellos*, de Santiago; les navets, de Lugo; les piments, de Calahorra.

Il serait long de relater les articles de charcuterie: la *butifarra* catalane, la *sobreasada* majorquine, le *chorizo* de Pampelune, le saucisson de Vich, l'*embuchado* d'Extrémadure, la *morcilla* galicienne et de Santander, la *longaniza* de diverses régions, qui varie selon les localités. Le *chorizo*, sujet aussi à des changements notables, surprend agréablement les voyageurs, comme en témoignent les impressions de Borrow et d'Amicis.

Il faudrait plusieurs pages rien que pour énumérer les autres plats typiques, surtout ceux du Nord, où habitent des populations plus gastronomes; dans les Provinces basques, la morue à la biscaïenne et le *pizpiri* et les *angulas* (alevins d'anguilles), qui pour être succulentes doivent glisser de la fourchette; à Santander, le thon braisé et le rousseau; aux Asturies, la

fabada (plat de fèves); en Galice, la *caldeirada* maritime (sorte de bouillabaisse), assaisonnée à l'eau de mer; le poulpe fumé des foires; le *lacon* (sorte de jambon) aux *grellos*, indispensable pour les jours gras, et les pâtés faits de lamproies, d'anguilles, de sardines, de filet de porc, de poulet... et qui sont d'origine si reculée que dans le banquet royal sculpté sur les pierres d'attente du palais archépiscopal de Compostelle, du XIII^e siècle, ils apparaissent déjà ornés des mêmes entre-lacs. En Castille, c'est le cochon de lait et l'agneau rôti. Si nous nous transportons à la côte méridionale, nous y trouverons le délicieux poisson frit de Cadix et Séville, les *bocas* (pincés de crustacés) de la Isla; les *boquerones* (sortes d'anchois) de Malaga, et en été les *gazpachos* (soupes froides à l'huile) si frais, et l'*ajo blanco* (ail en blanc), et dans toute l'Andalousie et en tout temps le *potage* (potage de pois-chiches). Et en arrivant à Valence, nous rencontrerons la *paella* valencienne, où le riz s'agrémenté des garnitures les plus variées de viandes, poissons et piments, qui lui donnent, comme aux autres plats espagnols, non seulement la saveur et le fumet, mais aussi la couleur.

Et comment oublier les humbles soupes à l'ail, l'omelette espagnole, la *ropa vieja* (miroton), la *pepitoria* (fricassée), la *chanfaina* (fricot de mou), le *salpiconcillo* (salmigondis) champêtre...?

C'est un fort long paragraphe qu'on pourrait et devrait consacrer aux vins, une des plus grandes richesses et des biens de l'Espagne. Ils sont, comme tous ses produits et manifestations, d'une incroyable variété. Tout le monde connaît les vins de Xérès et Malaga—que les poètes ne se sont point lassés de qualifier d'or liquide—de Montilla et des Moriles; la *manzanilla* de Sanlucar; ceux de la Rioja—Haute et Basse, d'Alava ou de Haro—délicieux pour la table; ceux d'Aragon et du Prieuré catalan, forts et âpres; celui de Toro, épais; celui de Valdépéñas, clair; celui d'Yépès, couleur rubis et astringeant; les vins galiciens, peu alcoolisés et riches en bouquet, parfois légèrement gazeux. Il y a en outre des vins qui n'en sont presque plus, comme celui des Asturies et le frais *chacoli* basque. A leurs côtés se rangent les boissons spéciales comme le *tostado* (roussi) galicien, fait de raisins presque secs; et les anisettes des Asturies, de Santander et de Majorque; et les eaux-de-vie de Cazalla de la Sierra et de Chinchon. Il ne faut pas non plus passer sous silence le cidre asturien, tiré de pommes odorantes.

Si l'on aborde les fromages, la variété n'en est pas moins prodigieuse; depuis la *tetilla* galicienne, blanche et onctueuse, jusqu'à celui de Cabralès, fermenté et piquant; depuis celui de

Burgos, pure crème, jusqu'au fort *manchego* (de la Manche), moulé dans des nattes, conservé dans l'huile et qui exige de grands coups de vin rouge; et les fromages frais de Santander, et ceux d'Avila et Cuenca, et ceux des Asturies dits de San Simon et fumés; il n'y a point de région sans son fromage spécial: tous attendent d'être divulgués pour acquérir un aussi grand renom que les plus célèbres du reste de l'Europe.

Exquis est le miel de l' Alcarria (Guadalajara) et celui de Cuenca et montagnes voisines qui embaume le romarin, le thym et la marjolaine, tandis que celui de Valence a la fragrance de la fleur d'oranger.

Des bombons et confitures on pourrait tracer une véritable géographie; à peine existe-t-il un couvent de religieuses sans friandises sui generis—*yemas* (jaunes d'oeuf) de San Léandro, à Séville; de Santa Térésa, à Avila; citrons, noix, *cabello de angel* (marmelade de courge) et oranges confites des Claras (Clarisses) à Rédon-déla—. Outre les desserts communs à presque toute l'Espagne—riz au lait, crêmes, *torrijas* (tartines au vin), *leche frita* (friture de lait), etc.—on doit faire l'éloge de spécialités telles que le *turrón* (nougat) de Jijona, Cadix et Saragosse; le *masapan* (massepain) de Tolède; les *rosquillas* (gimblettes) de Fuenlabrada, Yépès et Silléda; les *pestiños* (beignets) et *bartolillos* (frangipane) madrilènes; les *alfajores* (gâteaux

au miel) de Médina Sidonia et Malaga; l'*alaju* (pain d'épices) de Grenade; les *mantecados* (beurrées) d'Estépa et Antéquéra, et les *mantecadas* d'Astorga; les *biscochos* (biscuits) de Calatayud et Monforte, et les *borrachos* (babas) de Guadalajara; les *boleardos* de Tuy; les pâtes d'amande d'Alcala, et les *almibares* (sirops ou gelées de fruits) de la Rioja et de Puente-Génil; l'*arrope* (raisiné) de la Manche. Et si l'on passe au Portugal, les friandises — qu'on y nomme *pê-tiscos* — n'offrent pas une moindre variété: *queixadas* de Cintra, *rebandas* de Thomar, *glorias*, *ovos moles* (oeufs mollets) d'Aveiro.

Il ne faut pas oublier la profusion de fruits: fraises d'Aranjuez et de Valence; cerises et poires d'Avila; oranges murciennes et valenciennes; raisins de Malaga, de Xérès et de la Manche; abricots de Tolède; pêches de Campiel et de Lérida; pavies de Ribadavia; pastèques de Talavéra et de Cambados; melons de Villaconéjos; pommes des Asturies; figues de Fraga; grenades et figues de Barbarie de Grenade; amandes de Cordoue; olives de Séville; châtaignes de Galicie et du Bierzo; noix de Torio, noisettes de Tinéo; pignons de Valladolid...

Le Roi Sage l'avait bien dit:

«*L'Espagne est comme le paradis de Dieu.*»

LE PRÉSENT

Les paragraphes précédents sont en manière d'inviter au voyage en Espagne; mais il est indispensable d'ajouter quelque chose, que voici:

L'Espagne n'est pas seulement un pays d'art et de souvenirs glorieux, comme la Grèce, l'Égypte ou la Palestine: c'est un peuple vigoureux, en pleine activité.

Si l'amateur du beau et du vieux doit préférer l'Espagne à d'autres terres, l'homme d'affaires ou d'études actuelles y trouvera lui aussi matière à enseignements et à l'exercice de son énergie.

L'incertitude sur laquelle le XIX^e siècle se ferma pour l'Espagne, loin de la pousser au désespoir, lui servit de stimulant à l'action. La résurrection agricole, industrielle et commerciale fut si intense que lorsque la grande guerre éclata on put pourvoir à tout et l'isolement forcé fut cause de difficultés, mais non de pénurie. La crise de l'*après-guerre* est en voie de se résoudre avec moins d'embarras que chez presque toutes les autres nations, malgré la constante saignée d'hommes et d'argent au Maroc, où,

continuant notre Histoire, nous prodignons la vigueur et l'effort pour ouvrir au Monde cultivé des chemins jamais encore frayés.

La renaissance de l'Espagne est bien patente. Beaucoup de villes s'accroissent d'une façon prodigieuse. Le trafic des ports augmente chaque mois. La technique la plus efficiente préside à l'exploitation des centres miniers: Hauts-Fourneaux de Bilbao et de Sagonte, Péñarroya, Rio Tinto, charbonnages des Asturies... La construction navale se montre active dans tout le Nord. L'agriculture a fait d'énormes progrès, tant par l'emploi d'un outillage approprié que par l'introduction de cultures comme celle de la betterave à sucre. Les arts industriels renaissent avec un esprit innovateur sur la base de la tradition. Le commerce d'exportation se développe d'année en année: nos huiles conquièrent les meilleurs marchés et nos fruits se répandent par tout le Monde.

Si considérable que soit le résultat obtenu, si raccourcie qu'ait été la distance qui nous séparerait d'autres nations—non seulement par la décadence des peuples que frappa le fléau de la guerre, mais par le brio de notre marche ascensionnelle—bien plus grande doit être encore notre progression à bref délai.

Pour le peuple espagnol qui étudie et travaille, «la joie dans l'action» est sa devise. Le pessimisme qui niche en certains esprits d'élite ne

provient pas autant de voir le pays déchu que de ne pas le voir à la hauteur de leurs désirs et de leurs vœux.

Il subsiste à l'étranger des estampes d'une Espagne qui, bien qu'elle n'ait jamais existé, y prêta par son incontestable retard au XIX^e siècle. De jour en jour l'estampe se décolore, et le concept de l'Espagne gagne en exactitude ce qu'il perd en «pittoresque».

Désormais l'on ne saurait plus conter le voyage d'Espagne à l'instar de Ford, Dumas ou Gautier: les trains espagnols sont comparables aux meilleurs d'Europe, et si le réseau de chemins de fer n'est pas très étendu, en revanche les lignes d'auto-cars abondent extraordinairement. Le service d'automobiles de tourisme, voire dans les petites villes, est d'habitude un modèle de bon marché et d'organisation.

Le problème du logement est résolu, depuis quelques années, dans les grandes cités aussi bien qu'il peut l'être en Italie, et jusque dans les plus humbles bourgs on trouve d'excellentes *fondas* (hôtelleries) où les lacunes de «confort» moderne sont compensées, pour un bref séjour, par la propreté et la saveur des mets du crû.

La diversité de notre sol, la variété infinie des motifs que peut avoir un voyage en Espagne rend ardue la tâche de conseiller des itinéraires déterminés. Le voyageur, devra choisir des villes qui lui servent de résidence et d'où

rayonneront ses excursions. Enumérer les localités qui peuvent en être les meilleurs centres serait s'exposer à tomber dans des préférences capricieuses; mais comme simple indication, on ne doit pas manquer de dire qu'un plan de voyage agréable et profitable pourrait prendre comme points centraux les capitales des distinctes régions.



*Ce livre, qui fait partie des publications du
Commissariat Royal de Tourisme, a
été imprimé à l'Imprimerie
Vicente Rico,
Madrid,
1927*



